

c'est Buffulo Bill avec ses sauvages ; un gros Sioux s'établit près de la porte, calme, immobile, regardant tout d'un œil placide comme un bœuf au repos. C'est un pêle-mêle de costumes divers, de monsignors et de gardes, de casques et de lances, un va et vient, un trémoussement, la préparation nécessaire de quelque chose de grand.

Enfin au bout de la salle on aperçoit sortir de derrière un rideau la tête de la procession. Tous les yeux sont tournés de ce côté-là, les femmes sont grimpées sur les bancs, on retient son haleine, le silence le plus parfait règne, vous auriez pu entendre tomber une épingle. Le cortège s'avance lentement : d'abord des casques à queue de cheval, des lances, des épées nues, puis la croix suivie du collège des cardinaux tout habillés de rouge, puis la *sedia* portée par douze hommes. Le pape, tiare sur la tête et la main levée, bénit lentement, à gauche à droite ; de temps en temps, il lève les yeux au ciel, il prie. Les têtes s'inclinent comme sous l'impression d'un souffle invisible. Il sourit, mais son sourire est pénétré de grave. Il approche, le cœur me sert. Il passe si près, que je pourrais toucher de ma main le pan de son habit. C'est une vision de l'apocal pse.

Certes ceux, qui prétendent que la religion n'a plus d'empire sur les cœurs, n'ont jamais assisté à pareil spectacle. Tous, Français et Anglais, (et ils étaient nombreux) Allemands et Espagnols, Russes et Italiens, protestants et catholiques, tous étaient dominés par un même sentiment, celui du respect et de l'admiration.

La messe, chantée par le Saint Père fut belle. J'avais récité mon bréviaire, je lus l'épître de St-Paul aux Romains. Pour la sortie, même cérémonie. J'ai regardé le pape de mes deux yeux, de ce qui s'appelle regardé : son portrait est fixé là, d'une manière ineffaçable. Enfin porté sur les flots de la vague humaine, je fus vomi sur la place St-Pierre. Quel bruit, quel croisement, quel carillonnement de carosses ! c'est à tourner la tête.